L'article AVEUGLE, ou la *Lettre sur les aveugles* de D'Alembert

The article AVEUGLE, or D'Alembert's Lettre sur les aveugles

Marion Chottin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5506>

DOI : 10.4000/rde.5506

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 163-179

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marion Chottin, « L'article AVEUGLE, ou la *Lettre sur les aveugles* de D'Alembert », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 30 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5506>

Marion CHOTTIN

L'article AVEUGLE, ou la *Lettre sur les aveugles* de D'Alembert

C'est D'Alembert qui, en 1751, signe l'article AVEUGLE¹, alors que depuis sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749) Diderot faisait figure de premier spécialiste français sur le sujet. Mais c'est précisément parce que Diderot est l'auteur de la *Lettre*, que le co-directeur de l'*Encyclopédie* le rédige « à sa place ». En effet, sitôt l'ouvrage anonymement publié, son auteur fut démasqué et emprisonné à Vincennes. Ce furent, au premier chef, les quatre éditeurs de l'*Encyclopédie* (Durand, Le Breton, David l'aîné et Briasson) qui, inquiets de l'arrêt brutal de l'entreprise, parvinrent à fléchir les autorités et à le faire libérer. Difficile dans un tel contexte de faire paraître un équivalent de la *Lettre*, y compris de façon anonyme, dans un ouvrage co-dirigé par Diderot. Écrire un texte épuré des passages incriminés par la censure n'était pas davantage envisageable pour le Philosophe : une telle option aurait été perçue comme un pied de nez intolérable, ce qui aurait compromis la publication du grand ouvrage. Comment Diderot pouvait-il s'y prendre pour traiter un sujet – la cécité – alors central dans sa pensée ? En adoptant avec D'Alembert une stratégie commune : le géomètre signerait l'article en laissant de côté les morceaux jugés condamnables. C'est ainsi que D'Alembert cite amplement l'ouvrage de son ami, tout en respectant, du moins en apparence, les exigences de la censure. En définitive, cet article est peut-être l'unique texte à pouvoir être considéré comme une œuvre commune aux deux hommes, un morceau écrit à quatre mains. L'auto-censure des co-éditeurs de l'*Encyclopédie* porta les fruits escomptés : ni Diderot ni D'Alembert ne furent sanctionnés, et l'article AVEUGLE échappa à la censure.

1. *Enc.*, I, 870-873. Dans la suite, les références à cet article sont données dans le corps du texte.

Mais à quel prix ? L'article constitue certes une publicité de taille pour la *Lettre sur les aveugles*, mais un texte amputé du matérialisme athée de Diderot présente-t-il encore un intérêt ? Est-ce à dire cependant que le propos de D'Alembert ne vaut qu'à titre de renvoi vers l'œuvre princeps ? On constate au contraire que les co-éditeurs et amis parviennent, discrètement, à réaffirmer l'athéisme de la *Lettre*. De plus, D'Alembert, pour la première fois peut-être dans l'histoire de la philosophie, fait passer le monde des aveugles du statut de moyen au service de la pensée, à celui de fin en soi, ou d'objet à part entière de l'analyse philosophique.

Ce que D'Alembert pouvait retenir de la Lettre sur les aveugles, et ce qu'il a dû supprimer

En premier lieu, D'Alembert pouvait retenir la mention des deux grands personnages de la *Lettre*, l'aveugle du Puiseaux et Saunderson – qui, en tant que tels, n'avaient rien pour heurter la censure. Comme Diderot avant lui, D'Alembert ne mentionne pas le nom du premier, mais uniquement son origine : « le Puisaux en Gatinois » (*Enc*, I, 870b). L'auteur de la *Lettre* l'aurait connu, et de fait celui-ci rapporte, dans son ouvrage, toute une discussion qu'il aurait eue avec lui lors d'une visite à son domicile de province. D'Alembert indique en outre que l'aveugle du Puiseaux « vraisemblablement vit encore » (*ibid.*). Ainsi que Kate E. Tunstall l'a établi², l'aveugle du Puiseaux a bel et bien existé, et Diderot l'a très probablement rencontré. Outre l'insistance sur l'existence avérée de l'aveugle du Puiseaux, D'Alembert reprend de Diderot les indications biographiques fournies à son propos.

Notons cependant, sur cette toile de fond commune, certains écarts significatifs entre les deux textes. Tout d'abord, D'Alembert précise que cet aveugle du Puiseaux est « chimiste et musicien » (*ibid.*). Diderot notait : il « sait un peu de chimie³ », et, plus loin dans son texte, il « sait assez de musique pour exécuter un morceau dont on lui dit les notes et leurs valeurs⁴ ». Ensuite, D'Alembert mentionne qu'il « juge fort exactement des symétries » (870b), alors que Diderot se contentait de noter qu'il en jugeait « fort bien⁵ ». Enfin, D'Alembert souligne que cet aveugle éprouve davantage encore que les voyants le

2. Voir K. E. Tunstall, « L'aveugle qui suit l'aveugle qui suit l'aveugle qui suit l'aveugle : la philosophie intertextuelle de la *Lettre sur les aveugles* », in M. Chottin (éd.), *L'Aveugle et le Philosophe, ou comment la cécité donne à penser*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2009, p. 63-81.

3. *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, O. Ph., p. 82.

4. *Ibid.*, p. 90.

5. *Ibid.*, p. 83.

caractère conventionnel de ces symétries, tandis que Diderot signalait que l'aveugle du Puiseaux se contentait, à ce sujet, de rapporter les paroles de ces mêmes voyants, lesquels, pour la plupart, ne font d'ailleurs pas autre chose les uns à l'égard des autres⁶. Autrement dit, la critique présente dans ces lignes de l'article AVEUGLE est davantage celle de la notion de symétrie artistique que celle du jugement mondain que l'on trouve dans les premières pages de la *Lettre*. Plus généralement, nous constatons qu'entre les deux textes, nous sommes passés du portrait d'un aveugle relativement instruit, mais finalement doué d'un simple « bon sens⁷ », à celui d'un véritable savant. Il s'agit ainsi clairement, pour D'Alembert, d'étayer la thèse énoncée d'emblée, suivant laquelle la cécité est le lieu de « miracles » (870b) naturels.

À l'inverse du précédent aveugle, le mathématicien Saunderson est présenté avec plus de détails dans l'article que dans la *Lettre*, différence à laquelle nous pouvons assigner deux causes. D'une part, le retour aux sources. Contrairement au cas de l'aveugle du Puiseaux, que D'Alembert évoque en se fondant sur le texte de Diderot, celui de Saunderson s'appuie sur le texte du mathématicien, qui était déjà la source de la *Lettre* : *The Elements of algebra*⁸, ouvrage qui comporte deux préfaces (« *The life and character of the author* » et « *His palpable arithmetic decyphered* »). D'autre part, les compétences de Saunderson viennent davantage illustrer l'idée de « miracles de la cécité » que celles, relativement médiocres selon Diderot, et encore relativement ordinaires selon D'Alembert, de l'aveugle du Puiseaux.

En second lieu, D'Alembert peut conserver de la *Lettre* l'idée que la cécité constitue le lieu d'une reconfiguration sensorielle⁹ et intellectuelle. Dès le début de l'article, il évoque ainsi « [...] la finesse du toucher & de l'ouïe, qu'on observe dans certains aveugles » (870b). Autrement dit, si la cécité en tant que telle est bien un manque, il ne manque rien à l'individu qui en est atteint. D'Alembert reprend là une thèse centrale de la *Lettre sur les aveugles*¹⁰.

Cependant, à la différence du Philosophe, D'Alembert inscrit explicitement ces propos dans le cadre d'une polémique sur le sens à donner à l'idée de compensation sensorielle : il refuse ainsi que la thèse

6. *Ibid.*, p. 84.

7. *Ibid.*, 82.

8. *The Elements of algebra in ten books*, parus en 1741, ont été traduits en français et publiés par Jaucourt en 1756.

9. Voir S. Audidière, « La *Lettre sur les aveugles* et l'éducation des sens », RDE, 28, 2000, p. 67-82.

10. Voir la *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., p. 115.

selon laquelle l'acuité du toucher et de l'ouïe, manifeste chez bon nombre d'aveugles, soit due « à une supériorité réelle de ces sens par laquelle la nature ait voulu les dédommager de la privation de la vûe » (870b)¹¹. Au XVIII^e siècle, tel est le point de vue de la *doxa*, mais surtout des Jésuites, sur la cécité : les aveugles ont par nature une sensibilité tactile et auditive plus développée que les autres hommes, parce qu'une intelligence juste et bonne a bien voulu réparer cette tragédie qu'est la cécité. Ainsi, l'article « Aveugle » du *Dictionnaire de Trévoux* a pour but manifeste, quoiqu'implicite, d'étayer cette conception. On comprend donc que la « nature » mentionnée par D'Alembert n'est autre que Dieu, et l'opinion qu'il signale, celle qui fait des aveugles les effets de miracles divins. L'article AVEUGLE réfute ce préjugé, non pas en contestant le fait sur lequel il repose, mais en donnant à ce fait un fondement naturel, tout en conservant, par prudence autant que par ironie, le terme de « miracle ».

En régime empiriste, la reconfiguration sensorielle produit aussitôt une reconfiguration intellectuelle : toute modification des sensations suscite une modification des jugements correspondant, que celle-ci soit de nature simplement quantitative ou proprement qualitative. Tout ce qu'écrit D'Alembert à ce sujet constitue de nouveau une reprise de la *Lettre* : que ce soit du côté des sensations en tant que telles, ou des connaissances qui en résultent, en définitive les aveugles ne perdent rien, ils pensent seulement différemment.

En troisième lieu, D'Alembert résume la description de « l'abaque » de Saunderson fournie par Diderot, ainsi que son fonctionnement¹². Si la source de Diderot reste *The Elements of algebra*, ce n'est plus à la première préface qu'il se réfère ici, mais au texte intitulé « *His palpable arithmetic decyphered* » (« Son arithmétique palpable déchiffrée ») qui la suit. Son auteur est le mathématicien John Colson, qui, selon ses propres dires, aurait découvert l'abaque de Saunderson après sa mort, grâce à la générosité de sa veuve, laquelle lui aurait ouvert son cabinet, et serait parvenu à en déchiffrer le fonctionnement¹³.

11. F. Markovits remarque, à propos de l'article AVEUGLE : « [...] à la différence du clairvoyant qui fabrique spontanément une métaphysique de l'intuition, l'aveugle ne comprend pas son corps comme un immédiat, comme un donné » (« Diderot, Mérian et l'aveugle », postface à J.-B. Mérian, *Huit mémoires sur le problème de Molyneux*, Paris, Flammarion, 1984, p. 240).

12. Voir J.-P. Cléro, « Saunderson ou l'âme au bout des doigts. Arithmétique palpable et géométrie digitale », *VOIR*, 1999 (18), p. 30-45.

13. Cf. *Elémens d'algèbre de Mr Saunderson, traduits de l'anglois et augmentés de quelques remarques par Mr de Jaucourt*, Amsterdam et Leipzig, Arkstée et Merkus, 1756.

Si la description de cette machine ne varie que du plus au moins dans les textes qui nous occupent, en revanche, les approches diffèrent. À propos de Saunderson et de sa cécité, D'Alembert écrit : « Malgré cette privation, il fit des progrès si surprenans dans les Mathématiques, qu'on lui donna la chaire de professeur de ces sciences dans l'université de Cambridge » (871b). Et peu après : « Voici comment il faisoit les calculs, & les enseignoit à ses disciples » (*ibid.*). Pour D'Alembert, il s'agit de convaincre les lecteurs de l'*Encyclopédie* qu'un aveugle peut tout à fait devenir et mathématicien, et professeur. Selon lui, la description de la machine à calculer de Saunderson constitue une preuve concrète en faveur des « miracles [naturels] de la cécité ». Diderot allait bien plus avant : il entendait établir la thèse empiriste selon laquelle l'acquisition des idées dépend tout autant du langage que de la sensibilité. En passant sous silence la question des signes, D'Alembert appauvrit la portée philosophique de la machine à calculer, mais, dans le même temps, exhausse la technique de Saunderson au rang de fin en soi de la réflexion.

En quatrième lieu, D'Alembert reprend la réponse de Diderot au problème de Molyneux¹⁴. Cette réponse affirmative rompt avec celles de Molyneux et de Locke, pour s'inscrire dans la lignée de celle, également affirmative, fournie par Condillac dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746).

Cependant, D'Alembert épure le problème de Molyneux de la portée matérialiste qu'il possède dans la *Lettre* – ce qui a pour effet de souligner plutôt l'aptitude de l'aveugle à surmonter les obstacles qu'il rencontre : selon l'article AVEUGLE, à certaines conditions, un aveugle-né est parfaitement capable de résoudre le problème de Molyneux, contrairement à ce que pensait le savant irlandais lui-même, de même que Locke, Berkeley et Voltaire à sa suite, dans une sorte d'affront à l'intelligence des aveugles.

Ces quatre éléments occupent l'essentiel de l'article, et sont entrecoupés de citations exactes de la *Lettre sur les aveugles*, de telle sorte que D'Alembert et Diderot auraient fait figures de récidivistes s'ils n'avaient pas supprimé les passages de 1749 les plus manifestement contraires aux prétendues bonnes mœurs.

Mais, dès le début de l'article, D'Alembert signale qu'il n'a pas tout retenu de la *Lettre sur les aveugles*, et donne deux raisons à cela. Certains passages de l'ouvrage « n'ont pas un rapport immédiat au

14. Voir C. Delacampagne, « Diderot et le problème de Molyneux », in F. Lafarga (dir.), *Diderot*, Barcelone, Publicacions Edicions Universitat de Barcelona, 1987, p. 87-94 ; R. Glauser, « Diderot et le problème de Molyneux », *Les Études philosophiques*, 1999 (3), p. 383-410.

sujet », et « peuvent blesser les oreilles pieuses » (870b). Mais quand on avance dans la lecture de l'article, on s'aperçoit que D'Alembert ne signale pas toujours précisément les passages abandonnés. Deux types de textes apparaissent alors : ceux qu'il supprime explicitement, et ceux dont il passe sous silence la suppression. Les « réflexions fort subtiles » (871b) qu'il dit avoir lues sont celles qui portent sur la genèse tactile des idées et facultés de l'aveugle du Puiseaux. Difficile, à ce titre, de soutenir qu'elles ne concernent pas la cécité. Cependant, on ne voit pas bien en quoi elles seraient de nature à « blesser les oreilles pieuses ».

À ce moment-là de la *Lettre*, il s'agit, pour Diderot, de décrire la façon dont un aveugle acquiert par le toucher les idées des objets géométriques – plus précisément, celles de la ligne droite et de la ligne courbe. Le Philosophe s'attache ensuite à la genèse des facultés de l'aveugle du Puiseaux, et soutient notamment que l'aveugle-né développe une faculté imaginative radicalement distincte de celle des clairvoyants. Mais si ces lignes, qui soulignent ainsi non pas l'absence, mais au contraire l'originalité radicale des idées et facultés des aveugles, contiennent par là même des éléments décisifs en faveur de l'idée de « miracles [naturels] de la cécité », pourquoi D'Alembert les a-t-il supprimées ?

Il faut comprendre qu'à plusieurs égards, ces réflexions viennent étayer le matérialisme diderotien. Tout d'abord, l'origine des idées, en tant qu'elle est aussi celle des facultés, donne à penser la nature de l'esprit. Le Philosophe écrit ainsi, suite à ces analyses :

Si jamais un philosophe aveugle et sourd de naissance fait un homme à l'imitation de celui de Descartes, j'ose vous assurer, madame, qu'il placera l'âme au bout des doigts ; car c'est de là que lui viennent ses principales sensations [...]¹⁵.

La cécité tend à faire de la matière le lieu de la pensée¹⁶. Ensuite, l'imagination aveugle permet, selon Diderot, de se figurer le monde comme une immense sphère palpable¹⁷. Ce passage annonce le discours de Saunderson sur son lit de mort, dans la mesure où il suggère, sur le plan épistémique, ce qui a pu se produire sur le plan cosmologique, à savoir, une formation contingente de l'univers à partir d'atomes

15. *Lettre sur les aveugles*, *O. Ph.*, p. 97.

16. Voir A. Ibrahim, « Une philosophie d'aveugle : la matière fait de l'esprit », *RDE*, 28, 2000, p. 97-106.

17. *Lettre sur les aveugles*, *O. Ph.*, p. 96.

de matière¹⁸. Constituées d'une théorie de la connaissance dont les implications matérialistes requièrent toute l'intelligence de ses lecteurs, les « réflexions » de la *Lettre* sont donc authentiquement « subtiles », et n'ont pas été biffées par hasard : elles étaient bel et bien susceptibles de « blesser les oreilles pieuses », il fallait donc les éviter, mais aussi inviter le lecteur à les lire et à saisir leur radicalité cachée, ce qu'autorise, précisément, la mention de leur subtilité.

Venons-en à la coupe explicite la plus marquée, et la plus décisive pour la poursuite de l'*Encyclopédie* : celle du fameux discours que Saunderson mourant adresse au ministre du culte Gervaise Holmes¹⁹. Ainsi D'Alembert écrit-il :

Je dois avertir ici que la prétendue histoire des derniers momens de Saunderson, imprimée en Anglois selon l'auteur, est absolument supposée. Cette supposition que bien des érudits regardent comme un crime de lese-érudition, ne seroit qu'une plaisanterie, si l'objet n'en étoit pas aussi sérieux (872a).

Non seulement D'Alembert supprime cette « histoire », mais il va jusqu'à paraître condamner le récit inventé²⁰ par Diderot, sous-entendant que l'affaire est grave, parce qu'elle touche à du « sérieux ».

Il s'agit en effet, écrit Diderot dans sa *Lettre*, d'un « entretien sur l'existence de Dieu²¹ ». Et le Philosophe de déployer, par la bouche du géomètre aveugle, un argumentaire matérialiste, anti-finaliste et athée. Les raisons de supprimer le passage sont évidentes : le discours de Saunderson fait clairement partie de ces morceaux « qui peuvent blesser les oreilles pieuses ». Par sa condamnation explicite du passage le plus coupable de toute la *Lettre*, D'Alembert semble ainsi faire allégeance à ceux qui ont censuré et emprisonné Diderot, au point de jouer le censeur à son tour.

18. Voir L. Duprey, « Philosopher dans les ténèbres : la critique des causes finales dans la *Lettre sur les aveugles* », dans M. Chottin (éd.), *op. cit.*, p. 107-125.

19. Voir C. Duflo, « La fin du finalisme. Les deux natures : Holmes ou Saunderson », *RDE*, 28, 2000, p. 107-131.

20. Voici ce que l'on sait des derniers moments de Saunderson : « Mr. HOLMES l'informa que la mortification gagnait si fort, que ses meilleurs amis n'osaient se flatter de son rétablissement. [...] Il fixa le soir du lendemain pour recevoir la Communion des mains de Mr. HOLMES, mais avant que ce Ministre vint, le malade tomba dans un délire, qui dura jusqu'à sa mort » (*Elémens d'algèbre de Mr Saunderson, op. cit.*, p. xvii-xviii). Diderot partit sans doute de la mention de ce « délire », pour forger, de toutes pièces, le dernier discours du géomètre. Saunderson était cependant connu pour ses comportements, voire ses pensées peu orthodoxes (Voir M. Hobson et S. Harvey, *Présentation de la Lettre sur les aveugles*, Paris, GF-Flammarion, 2000, p. 181-182, note 6). Il est ainsi possible que l'invention de Diderot ait rejoint la réalité.

21. *Lettre sur les aveugles*, *O. Ph.*, p. 118.

Mais il est une autre façon de lire les propos de D'Alembert : tout en étant inventé, le passage incriminé reste des plus « sérieux » – il ne s'agissait pas pour Diderot de s'amuser ou de faire œuvre de romancier, mais de soutenir et d'endosser un propos. C'est en ce sens que l'invention de Diderot n'est pas une « plaisanterie ». Si la simple mention du discours de Saunderson aurait suffi à attiser la curiosité du lecteur, celle du « sérieux » de l'affaire (pris au sens d'« important » et non de grave) fait ainsi l'effet d'une loupe grossissante, et contribue à faire du passage incriminé le centre théorique de la *Lettre sur les aveugles*.

Tandis que D'Alembert signale explicitement les coupes les plus longues et les plus importantes que son ami et lui ont pratiquées dans la *Lettre*, et court-circuitée par là même ironiquement la censure, il procède aussi, sans le dire, à des coupes plus discrètes. Nous retiendrons celles qui nous semblent les plus significatives.

Mentionnons tout d'abord le passage de la *Lettre* qui fait suite à la description de l'abaque de Saunderson, selon lequel un ouvrage de géométrie du mathématicien aveugle aurait sans doute été de facture, ou du moins d'allure idéaliste²². Étant donné que Diderot place dans la bouche du même homme des thèses authentiquement matérialistes, la remarque peut surprendre. Faut-il en conclure que, selon lui, la cécité conduit aussi bien à l'idéalisme qu'au matérialisme athée ? Oui, mais à la condition de distinguer, non seulement deux sens du terme, propre et figuré, mais deux *usages* de la cécité.

Il faut d'abord comprendre pourquoi la géométrie de Saunderson devait reposer, pour Diderot, sur des principes idéalistes. Comme le Philosophe le souligne, l'abstraction physico-mathématique doit être distinguée de l'abstraction métaphysique²³. Si celle-ci échoue lorsqu'elle s'arrête en chemin, celle-là, au contraire, se met à errer lorsqu'elle va trop loin – ce qui a pour conséquence que la cécité, qui tend d'elle-même vers une plus grande abstraction que la clairvoyance, tend à réussir en métaphysique mais à se tromper en mathématiques. Autrement dit, le matérialisme de Saunderson a de plus grandes chances d'être vrai que sa géométrie, laquelle est trop abstraite. C'est à ce titre qu'elle rejoint la métaphysique idéaliste, qui, selon Diderot, sépare à ce point les qualités sensibles de leur substrat matériel que celui-ci en vient à disparaître. Ainsi, l'aveuglement intellectuel des philosophes idéalistes provient bien d'une sorte de cécité physique, au sens d'un mésusage de la vue : si Berkeley et Condillac sont tombés

22. *Ibid.*, p. 113-114.

23. *Ibid.*, p. 98.

dans l'idéalisme, c'est qu'ils ont procédé, *comme les aveugles*, à une abstraction excessive dans le domaine du physico-mathématique – autrement dit, ils ont cessé de voir que les corps de la nature ne sont pas réductibles à des ensembles (subjectifs) de sensations. À force d'abstraire, ils ont oublié la matière extérieure à l'esprit.

Si sa géométrie ouvrait la voie à une telle pente idéaliste, Saunderson lui-même n'y a pas sombré, parce qu'il n'a pas commis l'erreur d'estimer que ses abstractions mathématiques correspondaient aux essences réelles des corps de la nature. Distinguant bien le métaphysique du mathématique, il n'a pas déterminé la teneur ontologique du réel à partir de sa géométrie, mais bien usé de sa cécité, en abstrayant autant que celle-ci le permet, c'est-à-dire en retenant seulement les qualités tactiles de la matière, produisant ainsi une cosmologie matérialiste. Reine de l'abstraction, la cécité produit ainsi tout aussi bien l'idéalisme (quand, partielle, elle ne s'attache qu'au physico-mathématique) que le matérialisme (quand, totale, elle s'applique aussi à la métaphysique). Ainsi, pour le Philosophe, les systèmes philosophiques eux-mêmes sont affaire de conformation sensorielle.

La coupe effectuée par D'Alembert s'explique par le fait qu'elle concerne un passage ouvertement polémique, qui contribue à défendre le matérialisme incriminé. Le silence quant à cette coupe repose peut-être sur le fait qu'il s'agit néanmoins d'un morceau superflu à la fondation du matérialisme, et d'un passage qui, loin d'aller dans le sens des « miracles » de la cécité, envisage sa tendance à errer.

Mentionnons à présent le prétendu entretien que l'aveugle du Puiseaux eut avec Diderot, dans lequel les propos grivois sont légion. Tandis que D'Alembert reprend, au mot près, le jugement de goût de l'aveugle selon lequel « [l]e poli des corps n'a guère moins de nuances [...] que le son de la voix » (871a), il supprime la suite prochaine de l'extrait, dans lequel Diderot ajoutait qu'« [...] il n'y aurait pas à craindre qu'il prît sa femme pour une autre, à moins qu'il ne gagnât au change²⁴ ». Et, un peu plus loin, cette confidence (prétendument) faite à Diderot : « Il s'est marié pour avoir des yeux qui lui appartins-sent²⁵ ». L'utilitarisme dont fait ici preuve l'aveugle du Puiseaux, le refus de la fidélité et l'absence de toute mention du sentiment d'amour n'auraient certainement pas manqué de « blesser les oreilles pieuses ».

Dans sa *Lettre*, Diderot fait aussi tenir à l'aveugle du Puiseaux des propos irrévérencieux. Lors d'une querelle qui l'oppose à son frère,

24. *Ibid.*, p. 90.

25. *Ibid.*, p. 91.

celui-ci l'assomme en lui jetant un objet qui l'atteint en plein front²⁶. Preuve que la cécité n'est nullement incompatible avec l'adresse, cette anecdote aurait permis de citer un autre des « miracles » dont elle est susceptible – mais l'on comprend aisément que D'Alembert et Diderot y ait renoncé, et ce, d'autant plus que l'aveugle du Puiseaux, d'après la *Lettre*, se retrouve aussitôt face au juge, et que s'engage ce dialogue :

Que me ferez-vous ? dit-il à M. Hérault. – Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse, lui répondit le magistrat. – Eh ! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis²⁷.

Nous frôlons l'outrage à magistrat. Surtout, comme l'a souligné Francine Markovits²⁸, le passage exprime le rejet d'une justice dont les crimes, mais aussi les peines, sont fondées sur une conception spéculative du monde, solidaire d'une définition de la loi comme volonté du législateur. Une telle mise en évidence, par l'exemple, d'une certaine absurdité de cette justice était d'autant plus impossible à réitérer que Diderot venait de séjourner à Vincennes et aurait paru, par la voix de D'Alembert, s'attaquer non seulement à Hérault de Vaucresson, mais surtout aux auteurs de sa propre condamnation.

Signaler les coupes de ces passages, décisifs en ce qu'ils viennent relativiser et la morale et le droit en vigueur, en révélant leur ancrage dans un primat accordé à la vue sur les autres sens, n'aurait sans doute pas été possible sans indiquer un tant soit peu leur contenu – autrement dit, sans produire une prétérition excessivement dangereuse.

Ainsi, D'Alembert et Diderot ont supprimé de la *Lettre* tout ce qui pouvait heurter la censure, c'est-à-dire tous les passages destinés à servir, de façon plus ou moins directe, son matérialisme athée. Mais, par là même, l'article AVEUGLE devient un instrument des plus efficaces. De même que Diderot écrit à Sophie Volland dans une lettre : « partout où il n'y a rien, lisez que je vous aime²⁹ », de même pouvons-nous lire, dans les blancs de l'article, tout ce que la *Lettre* contient de pensée subversive. Cependant, D'Alembert ne s'est pas contenté de supprimer des passages de la *Lettre*, il en a modifié d'autres au point de les rendre méconnaissables.

26. *Ibid.*, p. 89.

27. *Ibid.*, p. 89-90.

28. Voir F. Markovits, « Diderot. La cécité, critique d'une philosophie de l'évidence », *Corpus*, n° 67, 2014, p. 40-41.

29. Lettre du 10 juillet 1759, (écrite dans les ténèbres), dans D. Diderot, *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits*, Paris, Paulin, 1830, t. 1, p. 84.

Ce que D'Alembert a modifié, ou la nouvelle Lettre sur les aveugles

C'est là que l'écrivain à quatre mains tend à disparaître au profit de la seule plume de celui auquel l'*Encyclopédie*, par l'abréviation « O », attribue l'article en question. Outre les différences ponctuelles, déjà indiquées, au sujet de la présentation des deux principaux aveugles de la *Lettre*, il convient de signaler trois motifs importants, à propos desquels D'Alembert infléchit sensiblement la pensée de Diderot.

Tout d'abord, la supposition d'un voyant chez un peuple d'aveugle. Il s'agit d'un passage situé dans la première partie de la *Lettre*, et qui clôt les réflexions de Diderot sur « la morale et la métaphysique des aveugles³⁰ ». Le Philosophe y fait la supposition d'un homme « qui n'auroit vû que pendant un jour ou deux » et se trouverait « confondu chez un peuple d'aveugles » (*ibid.*). On suppose un voyant devenu aveugle – en somme, une figure inverse de celle de Molyneux –, et on imagine ce qu'il adviendra de cet homme dans un pays uniquement peuplé d'aveugles-nés. Diderot répond sans ambages : « [...] il faudroit qu'il prit le parti de se taire, ou celui de passer pour un fou » (*ibid.*). Et D'Alembert de citer entre guillemets ces quelques lignes de la *Lettre* :

[...] il leur annonçeroit tous les jours quelque nouveau mystere, qui n'en seroit un que pour eux, & que les esprits forts se sauroient bon gré de ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourroient-ils pas tirer un grand parti d'une incrédulité si opiniâtre, si juste même à certains égards, & cependant si peu fondée ? (873b)

Aussi cette supposition prend-elle une signification parabolique : de même qu'un peuple d'aveugles-nés refuserait, bien évidemment à tort, de croire celui qui leur exposerait les différents phénomènes auxquels la vue peut accéder, de même les athées sont-ils dans l'erreur lorsqu'ils restent incrédules devant les mystères révélés par les croyants. Analogie à la cécité, l'athéisme ne serait ainsi que l'effet d'une privation – celle d'une faculté, à savoir la foi. En apparence, D'Alembert est ici parfaitement fidèle à la *Lettre sur les aveugles*. Mais à y regarder de plus près, il n'en est rien.

La suite de la *Lettre* propose une seconde interprétation possible de la fable, totalement contraire à la première :

Si vous vous prêtez un instant à cette supposition, elle vous rappellera, sous des traits empruntés, l'histoire et les persécutions de ceux qui ont eu le

30. *Lettre sur les aveugles*, O. Phil., p. 94.

malheur de rencontrer la vérité dans des siècles de ténèbres, et l'imprudence de la déceler à leurs aveugles contemporains [...]»³¹.

Allusion très probable à la mise à mort de Giordano Bruno et au procès de Galilée, ce passage invite à lire, dans la supposition de Diderot, les correspondances suivantes : l'homme qui a vu « pendant un jour ou deux » figure le physicien qui met au jour la vérité, mais aussi, certainement, le philosophe (nous songeons bien sûr à Socrate), ou encore l'encyclopédiste³², tandis que les aveugles-nés incrédules représentent les membres ou partisans de l'Inquisition, ou plus généralement les hommes d'Église et de pouvoir, voire, par une surprenante anticipation, ceux-là mêmes qui firent emprisonner le Philosophe sitôt la *Lettre* publiée. Ici, l'aveuglement métaphorique ne désigne plus l'absence de foi, mais au contraire l'obscurantisme – c'est-à-dire, non pas tant la privation d'une faculté (en l'occurrence, la raison) que le refus de son usage. C'est évidemment cette lecture que la *Lettre* privilégie. En supprimant la seconde lecture de la fable, D'Alembert élimine le véritable sens que Diderot attribuait à celle-ci, et donne à croire que la *Lettre* contient un argument de poids en faveur de la croyance en Dieu.

Cela confirme l'existence d'une stratégie commune. Il ne s'agit pas, pour D'Alembert, d'affirmer contre Diderot une position théiste, mais, pour les deux co-éditeurs, de tordre le texte de la *Lettre* pour que l'article AVEUGLE échappe à la censure. Bien plus, la prise de position des deux auteurs contre le théisme, voire en faveur de l'athéisme, ne laisse plus aucun doute si l'on considère l'article AVEUGLE comme proprement inséparable de celui qui le suit et figure dans le même ensemble – à savoir l'article AVEUGLES, marqué de l'astérisque de Diderot. Ce petit texte dit en effet la chose suivante :

[les aveugles sont des] hommes privés de la vûe qui forment au Japon un corps de savans fort considérés dans le pays. [...] ils se transmettent les uns aux autres les événemens ; ils s'exercent à les retenir, à les mettre en vers & en chant, & à les raconter avec agrément. Ils ont des académies où l'on prend des grades (*Enc.*, I, 873b).

Comment ne pas identifier ces aveugles aux encyclopédistes eux-mêmes, qui forment une « société de gens de lettres », et qui, avec l'aval

31. *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., 94.

32. Comme le remarque M. Groult, « Cet aveugle correspond à l'encyclopédiste qui possède une connaissance, mais qui n'est pas entendu » (« La question de Molyneux et la notion d'expérience. Une entente parfaite entre Diderot et D'Alembert », *VOIR*, 18, 1999, p. 56).

de Louis XV, conservent les connaissances humaines, favorisent leurs progrès, et travaillent en commun à leur diffusion sous une forme accessible et plaisante³³ ? Mais alors, comment ne pas comprendre que les encyclopédistes sont précisément ces athées sur lesquels se clôt l'article de D'Alembert, ces aveugles qui contestent les mystères de la foi ? L'article de Diderot donne ainsi la clé du premier.

Dans un long passage de l'article AVEUGLE, D'Alembert s'intéresse à la traduction tactile des phénomènes de la vue (870b-871a). Il semble restituer les propos de Diderot dans la *Lettre*, fidèlement, sans même les résumer, mais quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit d'un changement de perspective, et même d'un quasi renversement des thèses diderotiennes. Dans la *Lettre*, le Philosophe évoque la théorie cartésienne de la vision, dans le but d'en établir le caractère erroné³⁴. Plutôt que de l'attaquer frontalement, Diderot place dans la bouche de l'aveugle du Puiseaux les implications de cette théorie : un ensemble de définitions non seulement erronées, mais encore absurdes. D'où la conclusion de Diderot : « Combien de philosophes renommés ont employé moins de subtilité, pour arriver à des notions aussi fausses ! mais combien un miroir doit-il être surprenant pour notre aveugle³⁵ ! » Autrement dit, si Descartes n'a manifestement pas tant raisonné que lui pour tomber dans les mêmes erreurs, l'aveugle du Puiseaux a du moins l'excuse de sa cécité, qui l'empêche de savoir que les phénomènes de la vue ne sont pas traduisibles dans les termes du toucher.

Ces lignes de la *Lettre* deviennent, sous la plume de D'Alembert : « Cette définition peut être absurde pour un sot qui a des yeux ; mais un philosophe, même clairvoyant, doit la trouver bien subtile & bien suprenante » (870b). Et D'Alembert de citer Diderot citant Descartes, qui, selon le Philosophe, l'aurait certainement jugée savante : « Descartes, aveugle né, dit notre auteur, auroit dû, ce me semble, s'en applaudir » (*ibid.*). Est-il possible que D'Alembert n'ait pas perçu toute l'ironie de son ami ? Certainement pas. Nous avons là, bien plus

33. Voir M. Groult, *op. cit.*, p. 56 : « L'intérêt de ces aveugles ne réside plus dans la cécité, mais dans ce qu'ils forment et qui ne s'apparente à rien d'autre qu'à la société de gens de lettres ! ».

34. Nous souscrivons donc totalement à ce qu'écrit Francine Markovits à propos de Diderot : « Ainsi déconstruit-il l'optique géométrique des clairvoyants au bénéfice d'une physique et d'une topologie qui sont à la fois la position théorique de l'aveugle sur la question du sensible et la "vraie" théorie du corps propre » (« Mérian, Diderot et l'aveugle », *op. cit.*, p. 218). Voir aussi K. Genel, « La *Lettre sur les aveugles* de Diderot : l'expérience esthétique comme expérience critique », *Le Philosophoire*, 2003/3 (n° 21), p. 87-112.

35. *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., p. 85.

sûrement, la trace d'une autonomisation du propos de D'Alembert face à celui de Diderot, le premier tentant de sauver la définition du miroir fournie par l'aveugle du Puiseaux :

« Remarquez bien que ces mots en relief ne sont pas de trop. Si l'aveugle avoit dit simplement, nous met hors de nous-mêmes, il auroit dit une absurdité de plus : car comment concevoir une machine qui puisse doubler un objet ? » (871a).

Ainsi la lecture de D'Alembert est-elle fondée sur une bien curieuse interprétation de ce mot de « relief », qui, selon lui, porte sur l'image effectivement redoublée par le miroir – image qui ne paraît pas plane à la vue, mais tridimensionnelle. En somme, le mathématicien soutient ici que l'aveugle du Puiseaux est parfaitement conscient que le miroir redouble les images des choses, et non les choses elles-mêmes. Or, lorsqu'il plaçait dans la bouche de l'aveugle la définition du miroir comme d'une machine qui nous met en relief hors de nous-mêmes, Diderot n'entendait pas attribuer la tridimensionnalité aux images réfléchies, mais bien aux corps eux-mêmes – comme l'atteste le fait qu'il écrive un peu plus loin que l'aveugle du Puiseaux ne comprend pas « comment cet autre nous-mêmes que, selon lui, le miroir répète en relief, échappe au sens du toucher³⁶ ». Si l'aveugle savait que le miroir se contente de redoubler les choses en images, il ne s'étonnerait pas de ne rien sentir en y portant la main.

Tandis que Diderot, dans le but d'affirmer l'irréductibilité des sensibles, s'attache à souligner l'absurdité des définitions qui découlent de la conception cartésienne de la vision³⁷, D'Alembert place dans la bouche de l'aveugle du Puiseaux la véritable définition du miroir. Désormais, l'aveugle n'est plus celui qui croit savoir et amuse la galerie : il est celui qui, par le raisonnement, accède à une partie des phénomènes de la vision, et mesure l'écart entre l'espace des clair-voyants (constitué de surfaces et fondé sur l'idée de point de vue) et le sien propre (constitué de solides, c'est-à-dire de corps matériels)³⁸. Enfin, D'Alembert ajoute au texte de Diderot une phrase absolument décisive : « Quelles conclusions philosophiques un *aveugle* né ne peut-il pas tirer de là contre le témoignage des sens ! » (871a). Ainsi,

36. *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., p. 85.

37. Voir A. Charrak, « Géométrie et métaphysique dans la *Lettre sur les aveugles* de Diderot », RDE, 28, 2000, p. 43-53.

38. Voir Francine Markovits, *op. cit.*, p. 240 : « La fonction critique du discours de l'aveugle, et qui est ce qui intéresse D'Alembert, c'est l'opposition de la solidité et de la forme : un espace qui soit système de places, sans être articulé à une théorie du point de vue ».

tandis que Diderot s'attachait à réduire Descartes au rang d'aveugle-né, D'Alembert exhausse l'aveugle du Puiseaux au rang de philosophe.

Enfin, le compte rendu de l'opération que le chirurgien anglais Cheselden effectua en 1728 sur un jeune aveugle-né occupe une partie relativement importante de l'article. D'Alembert s'écarte ici de façon manifeste de la *Lettre* de Diderot : au lieu de reproduire des passages de l'ouvrage princeps, D'Alembert produit des « remarques » extraites, sans guillemets, du compte rendu de l'expérience fourni par Buffon dans son *Histoire naturelle* (1749). D'Alembert interprète ces résultats, et présente sa conclusion comme évidente :

« Il résulte de ces expériences, que le sens de la vûe se perfectionne en nous petit-à petit ; que ce sens est d'abord très-confus, & que nous apprenons à voir, à peu près, comme à parler. [...] C'est le toucher, & l'habitude, qui rectifient les jugemens de la vûe » (872b).

Ainsi D'Alembert reprend-il la thèse, défendue notamment par Diderot, du nécessaire apprentissage du sens de la vue – thèse qui n'a rien d'anecdotique, puisqu'elle revient à desserrer le joug des lois (divines) de l'union de l'âme et du corps, et à attribuer à l'homme l'origine de ses idées. Mais par-delà cette thèse commune, tout oppose D'Alembert et Diderot sur l'expérience de Cheselden.

Si Diderot reconnaît la nécessité de l'apprentissage sensoriel, ce n'est pas, selon lui, l'expérience de Cheselden qui vient la démontrer, mais le savoir médical de son temps³⁹. De surcroît, le Philosophe relativise considérablement la valeur probante de l'opération de la cataracte, et finit même par refuser à ce genre d'expériences tout caractère instructif (*ibid.*). Au contraire, D'Alembert considère l'expérience de Cheselden comme parfaitement probante pour établir la nécessité de l'apprentissage de la vue. En somme, il renverse la primauté que Diderot accorde à la médecine sur la chirurgie oculaire. Ainsi, lorsqu'il écrit que « [l']auteur de la *lettre sur les aveugles*, fondé sur l'expérience de Cheselden, croit avec raison que l'aveugle né verra d'abord tout confusément » (873a, nous soulignons), D'Alembert tord volontairement le texte de Diderot dans le sens de ses thèses.

Contrairement à D'Alembert, Diderot estime que l'apprentissage de la vue est loin d'être long et laborieux⁴⁰. C'est la raison pour laquelle il refuse la comparaison, issue de Berkeley et reprise ici-même par D'Alembert, entre l'apprentissage de la vue et celui du langage : s'il est selon lui difficile d'apprendre à parler, il n'en est pas de même de

39. *Lettre sur les aveugles*, O. Ph., p. 135.

40. *Ibid.*, 137.

l'apprentissage de la vue, dont les rouages organiques peuvent fort bien s'assembler en un instant, et dont l'auto-instruction ne consiste pas à associer à ses objets des signes arbitraires.

D'après le Philosophe, ce n'est pas le toucher qui vient instruire la vue. Celle-ci est parfaitement à même de s'auto-éduquer⁴¹. En soutenant que le toucher instruit la vue, D'Alembert contredit frontalement les thèses de son co-éditeur. Bien plus proche de Berkeley sur ce point, il procède comme lui au renversement de la hiérarchie traditionnelle des sens, et donc, plus nettement que Diderot, à la hiérarchie clairvoyance/cécité : celui qui, parmi les sens, fait défaut aux aveugles, n'est pas le premier d'entre eux, mais celui qui doit recevoir l'instruction du toucher.

Contrairement à D'Alembert, Diderot estime que la cécité peut s'accompagner de souffrance. S'il fut difficile de convaincre l'adolescent de Cheselden du grand bénéfice qu'il pouvait retirer de l'opération de la cataracte, ce n'est pas, selon lui, que la cécité fasse en elle-même obstacle à la conscience de la perte, mais que ce jeune homme ne faisait guère usage de sa faculté réflexive⁴². Pour Diderot, un aveugle capable de faire retour sur lui-même a parfaitement conscience de ce qui lui manque : s'il ignore tout des sensations visuelles, il est conscient, grâce (ou à cause) des clairvoyants, qu'il lui manque une source non négligeable de plaisirs. Ainsi, selon la *Lettre*, la souffrance de la cécité existe : elle est proportionnelle à l'intelligence des aveugles. D'Alembert, quant à lui, ne distingue pas entre le jeune patient de Cheselden et d'autres aveugles plus instruits, de telle sorte que son article s'en tient à la thèse de la non-conscience de la perte, et à son corrélat, celle de l'absence de malheur (872b).

Finalement, qu'est-ce que des « réflexions philosophiques sur la cécité » (870b) dégagées des conclusions de son plus grand spécialiste peuvent apporter à l'entreprise encyclopédique ? Premièrement, si, en tant que tel, le texte de D'Alembert est dépourvu de propos subversif, il est très loin d'en être de même de l'ensemble constitué des deux articles AVEUGLE. Pris comme un tout, ces textes renversent l'apologie de la foi qui vient clore le premier : si les athées sont des aveugles impuissants à saisir les mystères révélés, alors c'est la cécité, et non la vue, qu'il convient de louer, car cette impuissance est une vertu. À la condition de ne pas séparer les deux articles, la philosophie de la cécité reste ainsi solidaire, dans l'*Encyclopédie*, d'une profession de foi d'athéisme. Deuxièmement, l'article AVEUGLE modifie sensiblement

41. *Ibid.*, 135-136.

42. *Ibid.*, 139.

le statut que la *Lettre* accordait à la cécité. C'est là l'effet direct des coupes effectuées : les propos de l'aveugle du Puiseaux ne viennent plus préparer le matérialisme de Saunderson, ni la résolution finale du problème de Molyneux, et les prouesses du géomètre aveugle ne sont plus destinées à fonder la nécessité du langage dans la genèse de l'esprit. Le discours des deux personnages vaut désormais pour lui-même et vient étayer la thèse de D'Alembert : si la cécité occasionne des « miracles », ce n'est pas que Dieu en personne, ni même la nature, confèrent aux aveugles des dons compensatoires, mais que les individus privés de vue ne peuvent pas ne pas se rendre attentifs à ce que les voyants négligent ordinairement – les sensations tactiles et auditives – et déployer des facultés et pensées inédites. Non seulement D'Alembert porte à la conscience d'elle-même une thèse dont Diderot, dans la *Lettre*, donnait seulement les arguments (la cécité n'est privation que de la vue ordinaire, et consiste bien plutôt en une configuration singulière), mais, par le concept d'attention, il donne encore la cause de cette reconfiguration, et ainsi la possibilité, à chacun, de la déployer à son tour⁴³.

Marion CHOTTIN
CNRS-IHRIM/CHSPM

43. À notre connaissance, Martine Groult est la première à avoir souligné ce point décisif. Cf. M. Groult, *op. cit.*, p. 52.